

Lætitia, Pétunia, Angel et les autres...

Qui sont les enfants ?

par **Françoise Ballanger**

À partir du portrait de quelques personnages, Françoise Ballanger s'interroge sur le sens de la présence, dans des romans publiés ces dernières années, de figures de parents défaillants que leurs enfants doivent soutenir et parfois prendre en charge. En quoi cette inversion des rôles est-elle porteuse d'un message pour les jeunes lecteurs, et lequel ?

C hôte, prison, alcoolisme, drogue ou encore maladie, dépression, instabilité... : s'il est banal de constater qu'il n'y a guère de misère, de déviance ou de malheur qui ne soit présents dans la littérature de jeunesse aujourd'hui, on peut se demander quel sens prend le développement de cette thématique dans les romans pour jeunes lecteurs (avant l'adolescence) lorsque ces situations, au cœur même du récit (et non pas simplement en toile de fond ou comme élément secondaire de l'intrigue) amènent à centrer le sujet sur la défaillance des adultes, et plus précisément sur celle des parents – que cette défaillance soit totale ou partielle, provisoire ou durable. Car on est alors bien loin de la figure parentale rassurante et protectrice qui permet aux enfants de vivre dans l'insouciance et d'avoir des repères et une image adulte solide à laquelle ils peuvent s'identifier pour envisager l'avenir et désirer grandir. Il arrive même, dans certains cas, que les parents soient représentés comme tout à fait infantiles, à ce point incapables d'assumer leurs

* Françoise Ballanger est rédactrice en chef de *La Revue des livres pour enfants*.

responsabilités que ce sont les enfants qui doivent les prendre en charge et pallier leurs insuffisances. Que devient alors la relation parents/enfants lorsqu'elle est ainsi inversée ? Dans quelle mesure subsiste-il un amour que l'on peut encore qualifier de paternel, maternel, filial ? Quelle est la vision de l'enfance proposée à travers de telles expériences ? Quel message l'enfant lecteur est-il ainsi invité à entendre ? Quelques exemples, choisis parmi des romans récemment publiés pour les jeunes lecteurs de 8 à 12 ans, devraient permettre d'approfondir ce questionnement : voici donc quelques visages et personnages rencontrés au fil des lectures, comme une sorte de galerie de portraits pour chercher à voir comment sont représentées, en ce début de XXI^e siècle, les conséquences sur les enfants des problèmes des parents.

En confiance, ensemble, dans la même galère

Écoutons d'abord Lætitia cette petite fille de six ans rencontrée dans *P'tite mère*¹ qui prend largement sa part des tâches ménagères : « J'allume le gaz et je fais chauffer l'eau pour le café... En craquant l'allumette et en versant l'eau dans la petite casserole, je suis sérieuse comme une grande personne. Maman rit. Elle m'appelle p'tite mère ». Au fur et à mesure des scènes de son quotidien, le lecteur découvre la misère dans laquelle vivent Lætitia et sa famille, l'électricité coupée, les dettes... Cependant parents et enfants s'aiment et partagent ensemble les difficultés : si Lætitia assure des tâches « de grande personne » que n'arrivent pas à faire ses parents, c'est pour aider et elle ne le ressent pas comme une remise en cause des relations familiales, au contraire.

C'est que dans son cas, comme dans celui de tous ses petits frères de papier², le propos principal du roman est de faire connaître et de dénoncer, à travers la fiction, un problème réel et général, d'ordre social ou politique, ici l'exclusion. Et non pas de remettre en cause les relations parents/enfants, si ce n'est parfois comme l'une seulement des conséquences du problème abordé. Une telle approche suppose que les personnages ont surtout pour fonction d'illustrer le message, en suscitant l'émotion et la compassion du lecteur : les personnages enfantins tout particulièrement puisqu'ils apparaissent comme des victimes innocentes, ce qui rend d'autant plus injuste et intolérable la situation que l'auteur entend dénoncer. Le fréquent recours, dans de tels romans, à une narration à la première personne permet de conduire le récit à travers le point de vue de l'enfant, en accentuant sa naïveté : le petit personnage, n'exprime pas lui-même de révolte ni même de conscience de l'injustice ou de l'anomalie de son sort. Mais la dénonciation s'avère ainsi d'autant plus efficace que le message est implicite et que c'est le lecteur qui doit reconstituer les éléments de la situation, l'expliquer, la juger.

La corrélation entre enfance et innocence s'effectue donc ici de manière paradoxale : tandis que les personnages d'enfants apparaissent innocents et naïfs, c'est l'enfant lecteur qui, au contraire, est invité à sortir de son ignorance, à découvrir la dureté du monde, à exercer son esprit critique, à se forger une opinion voire à prendre parti.

L'effet de lecture est à peine différent dans la correspondance qu'échangent Anna et son père, tout au long de la peine que celui-ci purge en prison³. La fillette joue envers lui un rôle de soutien et de

réconfort dans une épreuve qu'ils affrontent ensemble. Tout au long des lettres qu'ils échangent, l'un et l'autre affirment et réaffirment l'amour qui les unit, la figure paternelle garde pour sa fille toute son aura et le père, dans sa dernière lettre avant d'être libéré, écrit : « Merci pour toutes tes lettres si charmantes. Elles étaient comme des petits soleils pleins de vie... Dans mon malheur, je réalisais que j'avais beaucoup de chance, oui, beaucoup de chance d'être ton papa. »

L'image de l'enfance est là idéalisée, tout entière du côté de l'espoir et de la confiance sans faille.

Quand l'image des parents se fissure : le lecteur dans le doute

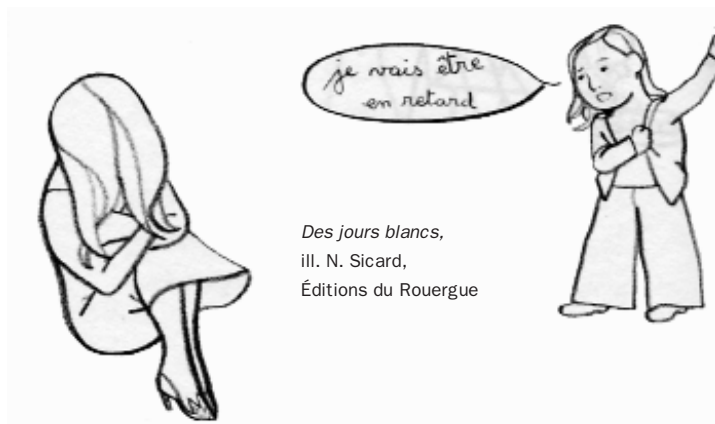
Le cas de Lalou⁴ est plus complexe puisque le problème auquel elle est confrontée est celui de la dépression de sa mère : « Elle pleure. Assise par terre au milieu du salon, maman pleure de tout son cœur. De grands sanglots la secouent. J'essaie de dégager ses boucles rousses, de lui relever le menton. Rien à faire. [...] Je ne veux pas lui faire mal. Alors je vais dans mon lit. Mais je m'ennuie... Je mets ma tête sous l'oreiller et je pleure doucement pour pas qu'elle m'entende. » ou encore « Elle s'est étendue sur le canapé... Sur le parquet, sa boîte de médicaments est ouverte. Je connais leurs noms, avec ceux-là elle va dormir longtemps. Très longtemps. Après elle sera mieux. Peut-être. » Et à la fin, après le retour d'une hospitalisation et malgré l'espoir d'une guérison, c'est la fragilité qui demeure : « Ses bras me serrent à m'étouffer. Ils sont maigres... Je voudrais qu'elle me promette de ne jamais repartir avec sa petite valise. Mais j'ai peur de lui faire mal avec mes mots. J'ai peur d'avoir mal aussi. »



P'tite mère, ill. M. Czarnecki, Rue du monde



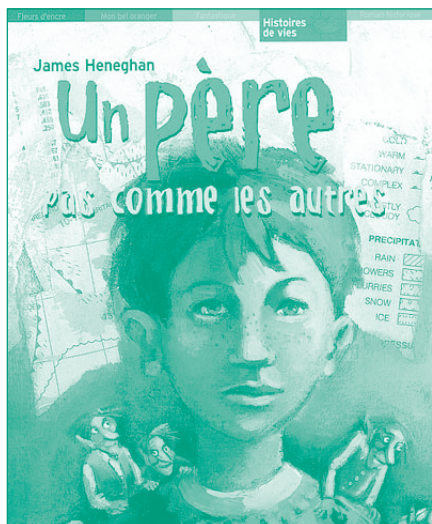
Petit papa prison, ill. B. Gibert, Casterman



Des jours blancs,
ill. N. Sicard,
Éditions du Rouergue



Dans les rêves de William, ill. P. Bailly,
Hachette jeunesse



Un père pas comme les autres, ill. G. Marot,
Hachette Jeunesse

Si l'on peut encore parler d'une certaine naïveté, dans la mesure où la petite fille n'analyse pas le problème et n'a aucun recul, si l'amour entre la mère et la fille n'est jamais remis en cause, l'image maternelle sécurisante se fissure cependant. C'est l'incertitude qui domine, encore accentuée par le fait que l'enfant sait très bien à quel point l'état de sa mère est changeant et qu'elle raconte tout cela au jour le jour, dans un récit uniquement au présent : comme s'il ne s'agissait pas d'une histoire, avec un avant et un après, mais d'une plongée dans un moment qui dure et se répète, sans vrai espoir d'avenir. Quant au lecteur, il est lui aussi happé dans ce climat angoissant, sans guère d'échappatoire, sans qu'il puisse saisir dans le texte de quoi le guider vers un sens. C'est l'émotion pure, la sensibilité, qui entre en jeu : un mode d'écriture plus habituel pour les adolescents, mais que les écrivains sont de plus en plus nombreux à adopter pour les plus jeunes, se démarquant ainsi d'une littérature de jeunesse au propos didactique (social ou psychologique) plus appuyé. Comme si ce n'était plus aux seuls personnages de renoncer à l'autorité, mais aux auteurs aussi...

La force du faible

Voici maintenant William⁵ qui subit un double malheur : sa mère vient de mourir et son père, tout entier enfermé dans sa propre douleur tient l'enfant éloigné de lui, au point que celui-ci est persuadé qu'il ne l'aime pas et se sent totalement abandonné. En situation de faiblesse, l'enfant finira cependant par se montrer le seul vraiment fort, celui qui par de petits gestes qui sont autant d'expressions de son besoin de croire en la vie,

saura provoquer chez les adultes un sursaut salutaire. Le roman se termine par la reconstruction d'un lien d'amour, de confiance et de complicité entre le père et le fils désormais capables d'affronter ensemble leur deuil.

Il s'agit donc cette fois véritablement d'une histoire et non plus seulement d'une situation : en effet, dans ce roman, comme dans tous ceux qui présentent des intrigues similaires, le propos n'est plus de faire découvrir un problème au lecteur mais de lui montrer comment il est possible de le surmonter. Lorsqu'elle est ainsi constitutive d'un récit (et non plus objet de description) la défaillance adulte prend la forme d'une épreuve au sens initiatique du terme. Quel qu'il soit – mental, existentiel, social, politique... – ce n'est pas le problème vécu par les parents qui est en tant que tel au centre du récit mais les conséquences qu'il a pour les enfants : la déstabilisation de la figure parentale les oblige à reconstruire leur propre image, pour rester et/ou devenir eux-mêmes, à redéfinir les relations avec les adultes sur de nouvelles bases : bref à grandir.

En ce sens il est possible de dire que de tels romans sont au fond très classiques et s'inscrivent dans une longue tradition de la littérature de jeunesse. Comme si l'accent contemporain des problèmes évoqués n'était finalement qu'un « habillage » d'un propos qui traverse les générations et continue à conforter une image de l'enfance porteuse de valeurs positives : force de vie, espoir, exigence de vérité...

Reconquérir son enfance

Voici maintenant Andy⁶, ce petit garçon qui découvre à onze ans, lorsque sa mère meurt, l'existence de son père et

qui met toute son énergie et son espoir pour le retrouver et vivre avec lui. Mais Vinny, ce père « pas comme les autres », inconstant, paumé et marginal, est bien incapable de jouer son rôle paternel, malgré ses promesses auxquelles Andy voudrait tant croire : « Je prendrai bien soin de toi... Promis... Fais-moi confiance... » Mais « Vinny ne changera jamais. Andy commence à le comprendre... Il restera toujours le même, c'est ainsi... Et d'un seul coup, cela n'avait plus d'importance. Andy l'acceptait. Seul Vinny pouvait faire changer Vinny, voilà tout... Dorénavant, il était à nouveau sur ses deux pieds, prêt à voir les choses telles qu'elles étaient, à reconnaître la faiblesse de son père ».

La situation d'Angel⁷ est pire peut-être encore mais son cheminement similaire. Son père est en prison et Verna, sa mère, sans ressources ni repères, finit par abandonner la fillette et son petit frère chez leur arrière-grand-mère qui vit elle-même misérablement et les accueille de mauvaise grâce. C'est Angel qui doit tout assumer : le roman la montre qui lutte pour maintenir un semblant de normalité, assurant cuisine, lessive et ménage, s'inscrivant elle-même à l'école, préoccupée sans cesse de son petit frère... En même temps elle se sent coupable, voudrait toujours mieux jouer ce rôle d'adulte qui en fait la dépasse. Jusqu'au jour où retrouvant sa mère, victime d'un accident, elle réussit, sans révolte mais avec lucidité, à revendiquer sa part d'enfance : « On a besoin de toi, Bernie et moi, maman... Je suis fatiguée... de jouer aux grandes personnes. Je n'ai pas encore douze ans. Ce n'est pas à moi d'être l'adulte, mais à toi... Écoute bien, Verna Morgan. J'en ai assez de tes promesses. Tu dois guérir et rentrer à la

maison. Je ne te laisserai pas faire autre chose. Tu m'as entendue ? – Très bien murmura-t-elle, très bien chérie, c'est toi le patron. – Non, je ne suis pas le patron, je suis juste une enfant. »

Dans ces romans qui montrent l'abandon et la démission des parents non pas comme un accident ou un épisode mais comme un état durable et irrémédiable, l'enfance n'est pas innocente, mais menacée : ni Andy ni Angel n'ignorent ce que sont leurs parents, ils leur cherchent même longtemps des excuses, des circonstances atténuantes, dans l'espoir illusoire, au-dessus de leurs forces, qu'ils pourront les remplacer, réparer leurs erreurs, jusqu'à les prendre en charge et les conduire à devenir adultes. Mais ils découvrent que l'enfance n'est pas non plus toute-puissante et ne peut être affirmée que par une sorte de reconquête qui prend en compte ses propres limites : c'est ce processus d'acceptation qui constitue en lui-même l'épreuve qui finalement permet à Andy comme à Angel de savoir qui ils sont, en admettant leur autonomie et en revendiquant leurs droits, comme personnes à part entière qu'ils apprennent à préserver.

En ce sens, il s'agit bien là aussi de romans d'initiation, dont la capacité à établir une séparation, un détachement, constitue l'enjeu. Sur ce chemin, que d'aucuns pourraient qualifier de résilience, ce qui aide les enfants ce sont non seulement d'autres personnages adultes qui leur apportent confiance et amour (un oncle et une tante pour Andy, plus fugacement une vieille bibliothécaire pour Angel) mais surtout la possibilité de s'évader du réel et du quotidien. Les légendes irlandaises et l'accompagnement des lutins tout au long de l'histoire d'Andy

sont une présence attentionnée et imagée d'une « bonne étoile » qui donne confiance en son destin. Les étoiles d'Angel sont, elles, bien réelles, puisque ce sont les astres et les constellations qu'elle ne se lasse pas de contempler au télescope dans le ciel de la nuit.

Quant à Pauline⁸, ce sont la poésie et un humour sans faille qui lui permettent de raconter, sur un ton empreint d'une vitalité jubilatoire, une histoire pourtant bien difficile aussi : comme le résume la quatrième de couverture d'*Unis pour la vie* « on a beau être poète dans l'âme, il y a des jours où c'est dur, très dur... de voir les adultes autour de soi passer de la catégorie PC – parents compliqués – à TC – très compliqués –, voire à AC – abominablement compliqués » ! Son gros souci c'est son père, Spiek, drogué et sans abri dont elle se sent responsable. C'est elle qui finira par l'obliger à aller suivre une cure de désintoxication « Écoute, Pauline, a-t-il dit. Est-ce que tu ne préférerais pas rester ici ? Tu n'es pas obligée de venir avec moi, tu sais. – Je viens avec toi, j'ai dit. – Pourquoi ? – Parce que, j'ai répondu. Je ne pouvais quand même pas lui dire que je ne lui faisais pas confiance pour un sou ? » Pour elle, affirmer son identité et sa part d'enfance est une évidence : elle n'a peut-être pas confiance en son père, mais en elle-même, si ! Ce qui ne l'empêche pas de verser des torrents de larmes (dont elle fait, avec satisfaction, des poèmes !) et de se lamenter sur son triste sort, surtout, qu'en plus elle a aussi plein d'autres problèmes qu'elle met tous sur le même plan, que ce soit avec ses copines, les bonbons ou sa mère. Alors, quand son père vient l'embêter, c'est pénible !

Le registre particulièrement dynamique et revigorant des deux romans où l'on retrouve cette petite Pauline est la preuve que la gravité des thèmes abordés peut aussi être synonyme d'optimisme. On pourrait en dire autant des nombreux récits que signe Jacqueline Wilson, dans lesquels, malgré des situations plus tragiques les unes que les autres, c'est toujours finalement un message de profonde confiance qui s'exprime. L'exemple le plus frappant est sans doute celui de *Maman, ma sœur et moi*⁹ où l'histoire terrible d'une mère totalement fantasque et prise en charge par ses filles s'achève par ces mots « Je l'ai regardée longuement, ma maman illustrée. Je savais qu'elle nous aimait de tout son cœur, Star et moi... Et tant pis si elle avait un grain. C'était notre maman et nous étions ses deux filles. Ensemble pour la vie, toutes les trois. Pétunia, Star et Dolphin. »

Lire et grandir

À travers la mise à mal des stéréotypes de l'enfance innocente ou toute-puissante (celle qui ignore les problèmes ou celle qui peut les résoudre), le message qui se dégage est finalement plus optimiste qu'il n'y paraît : « ces parents-là » méritent et donnent de l'amour. Avec cette nuance, qui fait toute la force et l'originalité de ces récits : cet amour est à construire, à conquérir, non pas à exiger comme un dû ou à donner comme une évidence. Cela implique d'affronter la réalité si dure soit-elle et de renoncer aux illusions fusionnelles – à chacun d'être soi-même – mais la liberté ainsi gagnée est le seul socle possible pour grandir.

Constater la place importante que prend



Unis pour la vie, ill. A. Hoogstad, L'École des loisirs

Maman, ma sœur et moi, ill. N. Sharatt, Gallimard Jeunesse



le thème de la défaillance parentale dans les romans pour enfants, ne revient donc pas nécessairement à penser que la littérature de jeunesse donne aujourd'hui à ses lecteurs une vision trop sombre du monde adulte ou une image fragilisée de l'enfance. Pour nombre d'entre eux, c'est même le contraire qui se dégage, avec un propos positif et constructif qui incite à les interpréter comme des romans initiatiques. De ce fait, ils s'adressent à tous les lecteurs et pas seulement à ceux dont la situation personnelle est proche de celle des héros.

Or une certaine tendance « prescriptive » porte parfois à attribuer un rôle quasi thérapeutique aux romans qui évoquent tel ou tel problème : comme si leur lecture ne pouvait intéresser et concerner que les enfants qui le vivent eux-mêmes directement, alors qu'au contraire le propre de la littérature est de permettre de vivre « pour de faux » des expériences fortes, en rencontrant des personnages qui éclairent sur la complexité de la vie et des sentiments. La littérature de jeunesse aujourd'hui nous en offre. À nous médiateurs de savoir les choisir et les présenter aux enfants.

Ouvrages cités :

1. Dominique Sampiero, ill. Monike Czarnecki : *P'tite mère*, Rue du monde, 2002 (Roman du monde)
2. Voir, ci-dessous, quelques autres titres similaires
3. Bruno Gibert : *Petit papa prison*, Casterman, 2005 (Romans. Cadet)
4. Sylvie Deshors, ill. Natacha Sicard : *Des Jours blancs*, Éditions du Rouergue, 2004 (Zig zag)
5. Mimi Thebo, trad. de l'anglais par Anne-Laure Brisac : *Dans les rêves de William*, Hachette Jeunesse, 2005 (Le Livre de poche Jeunesse ; Histoires de vies)
6. James Heneghan, trad. de l'anglais (Canada) par Marie-Pierre Bay : *Un père pas comme les autres*, Hachette Jeunesse, 2004 (Le Livre de poche Jeunesse ; Histoires de vies)
7. Katherine Paterson, trad. de l'anglais (américain) par Josette Chicheportiche : *Comme les étoiles*, Hachette Jeunesse, 2005 (Le Livre de poche Jeunesse ; Mon bel orange)
8. Guus Kuijer, trad. du néerlandais par Maurice Lomré, ill. Alice Hoogstad : *Unis pour la vie*, L'École des loisirs, 2003 (Neuf)
- Guus Kuijer, trad. du néerlandais par Maurice Lomré, ill. Alice Hoogstad : *La Vie, ça vaut le coup*, L'École des loisirs, 2003 (Neuf)
9. Jacqueline Wilson, ill. Nick Sharrat, trad. de l'anglais par Olivier de Broca : *Maman, ma sœur et moi*, Gallimard Jeunesse, 2000 (Folio Junior)

Quelques autres titres (dont certains s'adressent aux adolescents) sur des sujets similaires :

- Héliène Vignal, ill. Eva Offrédo : *Les Rois du monde*, Éditions du Rouergue, 2006 (Zigzag)
Comme dans P'tite mère, naïveté du point de vue du petit narrateur, compréhension par le lecteur d'une situation d'exclusion.
- Janine Teisson : *Le Petit soleil jaune*, Syros Jeunesse, 2003 (Les Uns les autres).
Pendant la guerre, une mère ravagée de chagrin par la mort du père, est entièrement prise en charge par ses filles.
- Alex Cousseau : *Soleil métallique*, Éditions du Rouergue, 2006 (DoAdo).
Une mère en prison correspond avec ses enfants (pour adolescents)

- Moni Nilsson-Brännström, trad. du suédois par Marianne Ségol-Samoy : *Tsatsiki*, Père Castor-Flammarion, 2004 (Castor poche ; La Vie en vrai)

Le regard des autres adultes est sévère pour cette mère fantasque, mais la relation avec son petit garçon est toute de tendresse : valorisation de l'anticonformisme, façon de montrer que devenir adulte n'est pas nécessairement abandonner sa liberté ou se couler dans un moule de contraintes.

Autres figures de mères "hors normes" dans :

- Alice de Poncheville : *Je suis l'arbre qui cache la forêt*, L'École des loisirs, 2004 (Médium)

ou

- Jean-Paul Nozière : *Là où dort le chien*, Gallimard Jeunesse, 2006 (Scripto)(pour adolescents)
- Olivier Adam : *Sous la pluie*, L'École des loisirs, 2004 (Médium)

Une mère extravagante, à la limite de la maladie mentale (pour adolescents)

- Alain Raimbault : *Le Ciel en face*, Bouton d'or Acadie, 2005 (Météorite)
- Ruth Wallace-Brodeur, trad. de l'anglais par Philippe Rouet : *Des yeux si bleus*, Hachette Jeunesse, 2005 (Le Livre de poche Jeunesse ; Histoires de vies)
- Kate Banks, trad. de l'américain par Anne Krief : *Ne fais pas de bruit*, Gallimard Jeunesse, 2004 (Scripto)
- Marie-Sophie Vermot : *Cinq*, Thierry Magnier, 2004 (Romans)
- Catherine Sanejouand : *La Contrescarpe*, Thierry Magnier, 2004 (Romans)

La mort d'une mère, d'un frère, d'une soeur, des parents écrasés par le deuil et/ou incapables d'une relation juste avec leur(s) autre(s) enfant(s).(pour adolescents)

- Katherine Hannigan : *Ida B. ... et ses plans pour s'amuser à fond, éviter les désastres et sauver le monde*, Seuil Jeunesse, 2005.

La relation privilégiée d'une fillette avec ses parents perturbée par la maladie de la mère, puis reconstruite.

- Tim Winton, trad. de l'anglais (Australie) par Nadine Gassie : *Tu es une légende*, L'École des loisirs, 2003 (Médium)

Un adolescent s'efforce - avec humour - de rester lui-même pendant la dépression de sa mère.

Même sujet dans

- Bernard Friot : *Folle*, Thierry Magnier, 2002 (Roman),
centré sur la révolte puis le processus d'acceptation.

- Daniel Meynard : *Tu ne boiras pas la mer et les poissons*, L'École des loisirs, 2002 (Neuf)

Une fillette se réfugie dans les rêves et les histoires pour éviter d'affronter la vérité : son père est alcoolique et elle n'y peut rien. Autour de ce même problème, l'alcoolisme, (auquel s'ajoutent de lourds secrets de famille)

- Nicky Singer, trad. de l'anglais par Catherine Gibert : *Miette-de-Lune*, Gallimard, 2004 (Scripto)

développe aussi avec un brio narratif adressé aux adolescents le thème de la fabulation et de la dénégation.

- Han Nolan, trad. de l'anglais par Laetitia Devaux : *La Vie blues*, Gallimard, 2003 (Scripto)

Une adolescente, abandonnée dès l'enfance par sa mère droguée, devient mère à son tour : ou comment devenir soi-même, ne pas reproduire l'abandon mais assumer une séparation positive. (pour adolescents)